Frédéric RICHARD-MAUPILLIER

Jean Baptiste Antoine MAUPILIER

Un chirurgien des Lumières

Jean Baptiste Maupillier (1707-avant 1761)
Un chirurgien des Lumières

Le 8 décembre 1733 un navire quitte Lorient pour les Indes, à son bord un jeune homme de 26 ans, qui vient de vivre six mois dans une forteresse à l'extrême est du royaume. Il se nomme Jean Baptiste Antoine Maupillier. Maurice Maupilier dans son «Histoire des Maupillier» a donné quelques brefs éléments de la vie de cet homme hors du commun[1]. De tous les Maupillier qui ont vécu au XVIII siècle, Jean Baptiste Antoine Maupillier (MVM lignée de Guillaume Maupillé le jeune) est sans conteste celui qui a le plus voyagé, le plus écrit et celui qui a eu le destin le plus étonnant. Toutefois la postérité locale et familiale n'a surtout retenu de cette époque que la figure légendaire de Jacques Louis Maupilier, soldat de La Rochejaquelein, héros des guerres de Vendée. Le spectacle du Puy du Fou a largement contribué à sa notoriété. Il était donc grand temps de rendre à Jean Baptiste Antoine Maupillier la place qui est la sienne.

L'existence de Jean Baptiste est celle d'un chirurgien du siècle des Lumières, qui par sa science, ses écrits[2] a peu à peu acquis une véritable notoriété dans les cercles les plus élevés de la chirurgie du royaume.Jean Baptiste Antoine tout comme son frère Raphaël est un lettré, à qui l'on doit de nombreuses publications. A son échelle, il a participé aux avancées de la chirurgie et au développement des idées nouvelles. Toute sa vie est marquée par un goût très prononcé pour le savoir, la curiosité et le perfectionnement de la science.

Enfance et apprentissage de la chirurgie

Jean Baptiste Maupillier est baptisé le 26 juin 1707 à Chalonnes (Maine et Loire). Il est fils de Pierre Maupillier (1679-1735) maître chirurgien de Chalonnes et de Margueritte Piffard (1676-1753). Sa marraine est Margueritte Piffard de Montjean et son parrain Jean Humeau sieur des Baudinières, licencié en lois.

Quelques années plus tard naît un frère Raphaël Maupillier baptisé sous le prénom de Maurille le 4 juin 1711 à Chalonnes. Son parrain est Maurille Martin et sa marraine est Margueritte Boureau femme de Sebastien Martin, de Chalonnes. Le lendemain, 5 juin 1711, Pierre Maupillier est à Chemillé où il achète à sa belle sœur Marie Piffard, la Laronnière, une grande pièce de vigne située aux Fresnays à Chalonnes[3]. Cette pièce de vigne a été endommagée par le rude hiver 1709. Le couple Maupiller-Piffard eut aussi deux filles, Rose et Marie-Margueritte.

---

[1] Maurice Maupilier « Histoire des Maupilier » édition de 1994, page 190.

[2] Jean Baptiste se définit comme un « **Auteur** » dans le journal des matières du temps de décembre 1747.
Son frère Raphaël se considère comme un « **écrivain** » dans le Journal des savants août 1744. Il est certain que nous n'avons pas encore retrouvés tous leurs écrits.

[3] Archives départementales de Maine et Loire E 3325.

L'ascendance des deux futurs chirurgiens est partagée entre des marchands et des chirurgiens. Du côté maternel, les Piffard sont marchands ou notaires comme Jacques Piffard, grand-père de Jean Baptiste. Les Maupillier, pour la plupart sont des négociants, comme tous les oncles de Jean Baptiste et son grand-père Jean Maupillier, marchand à Mortagne sur Sèvres.

Pierre Maupillier est le fils de Jean Maupillier, marchand de Mortagne qui épousa en 1665 Jeanne Roze. Pierre, premier chirurgien de la famille quitte le pays de Mortagne pour s'établir à Chalonnes sur les bords de Loire. Il semble que ce soient les Rose, famille maternelle de Pierre, qui aient transmis aux Maupillier cette profession. Les Roze portaient « D'azur à une croix pattée d'or chargée en cœur d'une rose d'argent brochant le tout »[4]. Jean Roze (1649-1687), oncle de Pierre Maupillier, fut chirurgien à Mortagne sur Sèvres. Il eut un fils René Roze, cousin de Pierre, chirurgien juré à Mortagne et une fille Claude Roze mariée à René Jahan maître apothicaire à Mortagne sur Sèvres[5]. Marchands ou chirurgiens ? Les enfants de Pierre Maupillier seront chirurgiens.

Jean Baptiste commence son apprentissage auprès de son père. La Peyronie, chirurgien du roi Louis XV, écrit au sujet de Jean Baptiste qu'il « a travaillé sous le sieur son père maître chirurgien audit Chalonnes »[6]. Pierre lui enseigne ce qu'il sait de l'art de la chirurgie. Jean Baptiste n'a peut être pas plus de 15 ans ce qui nous situerait autour de 1722, sous le régence du duc d'Orléans.

Le 14 avril 1722, après avoir reçu une dispense de l'évêque d'Angers, le vicaire général de Monseigneur a célébré à Chalonnes le mariage de Julien Martin du Mauvray, maître chirurgien, et demoiselle Marie Margueritte Mopillier fille d'honorable homme Pierre Mopillier. Sont présents, Pierre Maupillier, Maurille Martin (parrain de Raphaël) receveur de la baronnie, Pierre Gabory notaire royal, tous deux beaux frère de l'époux et Guillaume Brelet, maître chirurgien, parent de l'épouse.

Les chirurgiens à cette époque sont considérés par les médecins avec dédain, comme des artisans, des auxiliaires, de vulgaires barbiers. Les médecins leur dénient la qualité de savants. Le règne de Louis XV va libérer la chirurgie de cette tutelle. Les chirurgiens, enfin reconnus accèdent au rang des professions libérales et savantes. Leur profession est séparée de celle des barbiers.

Si les médecins suivent des cours onéreux auprès des facultés de médecine, les futurs chirurgiens doivent être les apprentis d'un maître pour accéder à la profession. Ils s'instruisent aussi dans les livres ou suivent des cours d'anatomie, mais leur formation est surtout pratique.

Ces apprentis chirurgiens se distinguent peu de la classe laborieuse, ils sont vêtus comme des compagnons artisans. Leur quotidien n'est pas des plus heureux. Jean Baptiste apprend tout de l'art de la taille des chairs, de l'amputation (30 à 60 francs selon les chirurgiens), des saignées (3 à 6 francs), des accouchements simples, des césariennes, de l'opération de la taille...

Toujours selon La Peyronie, Jean Baptiste Antoine fut envoyé apprendre à Angers auprès du sieur Silloir, maître chirurgien, chirurgien de l'hôtel Dieu et greffier en la communauté des chirurgiens d'Angers. Il y reste deux ans, de 1726 à 1728. Il reçoit le 1 juin 1728 un certificat de Silloir.

Jean Baptiste part ensuite à l'automne 1732 à l'hôpital militaire de Saarlouis[7]. Pourquoi Saarlouis ? Saarlouis, fortifié en 1681 par Vauban est une enclave française située entre le duché de Lorraine et des principautés allemandes. Schaumbourg, siège d'une brigade de maréchaussée du duc de Lorraine François III n'est qu'à sept lieues au nord de Saarlouis.

Le voyage jusqu'à Sarrelouis, va lui faire traverser la France. La route menant à Sarrelouis passe par Chalons en Champagne, Verdun, Metz. Depuis Metz il lui faut sortir par le quartier de Plantière, rejoindre Noiseville, Retonfey, Les Etangs, Condé, Volmerange, Boulay (dans le duché de Lorraine), Tromborn (siège d'une poste), Viling, Filsberg, Neuhaus, Sarrelouis.

---

[4] Armorial d'Hozier pour l'Anjou.

[5] Au sujet des Piffard, Rose, Maupilier, se référer « L'histoire des Maupillier » de Maurice Maupilier, édition de 1994, page 188.

[6] Archives municipales d'Angers HH 11 folio 76 à 78 .

[7] idem.

L'hôpital militaire de Saarlouis comptait sur deux niveaux, quatre salles totalisant 200 lits. Le comte de Taillebourg est à l'époque le gouverneur [8]. Jean Baptiste Maupillier resta six mois comme garçon chirurgien à l'hôpital. Il obtient un certificat de chirurgien des hôpitaux du roi le 30 avril 1733.

Maupillier contre Mopillier

L'écriture la plus répandue dans la famille est Maupillier ou Maupilier. Pierre maître chirurgien de Chalonnes signe Maupillier et parfois Mopillier. Certains actes mentionnent Monpilier ou Maupilié. Jacques, frère de Pierre, marchand et maître tailleur d'habits à Mortagne sur Sèvres signe Mopilier. Déjà en 1654 des actes mentionnent l'écriture Mopillé. Il semble que Jean Baptiste se soit fixé un temps sur l'écriture Mopillier, tout comme son frère Raphaël qui signe ainsi. Ce dernier signe un ouvrage en 1744 du nom de Mopillier alors qu'une publication savante le désigne sous le nom de « Maupillier le jeune » en 1754. De même en 1755, Jean Baptiste revient à la forme ancienne et signe Maupillier. On utilisera de préférence l'écriture « traditionnelle » de la famille.

Engagement de Jean Baptiste Maupillier dans la Compagnie des Indes : 1733

Notre jeune Angevin choisit ensuite de s'engager dans la Compagnie des Indes. Jean Baptiste a une réelle envie de voyager. Que représente alors la Compagnie des Indes aux yeux d'un jeune de vingt ans à peine?

La Compagnie des Indes brasse des millions, envoie des navires sur tous les océans, possède des comptoirs sur trois continents. Aux yeux d'un Français du XVIII siècle, la Compagnie symbolise la puissance, l'aventure, la richesse, l'Orient. Son pouvoir de fascination doit être très grand. Les matelots, les soldats s'enrôlent pour faire fortune, connaître l'aventure et découvrir ces terres lointaines et merveilleuses. Le personnel navigant de la Compagnie est souvent moins bien payé que dans la marine royale ou le reste de la marine marchande. Et pourtant la Compagnie n'a jamais eu de difficultés pour recruter. Un officier explique ainsi son engagement: «L'envie qu'il avait de satisfaire sa curiosité, d'après ce qu'il avait entendu raconter sur les richesses de l'empire Mogol ». Chevalier (1729-1789) qui s'engage à 22 ans, écrit «j'avais à peine 15 ans que tout ce que j'entendois des merveilles qui se passoient aux Indes dans le temps de la prospérité de la nation me suggéra l'idée d'entrer dans le service de la compagnie » [9].

Le XVIII siècle cultive le goût de l'exotisme. Pour un esprit curieux et savant comme celui de Jean Baptiste, un départ aux Indes a quelques choses d'exaltant. C'est aussi l'occasion d'amasser un petit pécule avant de s'installer. La Compagnie des Indes représente aussi une excellente école, la moitié des chirurgiens de l'ouest français aurait participé au moins à une campagne maritime [10].

Un esprit de corps se développe au sein des hommes de la Compagnie. Haudrere note que pour les officiers navigants ou les autres employés « servir la Compagnie vaut la reconnaissance de valeur par l'opinion éclairée »[11]. D'ailleurs il est intéressant de noter que plusieurs années après son retour des Indes, notamment lors de la rédaction de son acte de mariage, Jean Baptiste mentionne son titre d'ancien chirurgien major de la Compagnie des Indes, un titre qu'il fit toujours figurer avec fierté en tête des articles et mémoires adressés à l'académie royale de chirurgie. Cet engagement dans la Compagnie est une étape dans sa carrière et dans sa formation.

Jean Baptiste Antoine Maupillier vient un jour à Lorient, port de la Compagnie, base de départ de ses expéditions. Il présente sa candidature et ses certificats au commissaire du roi et au directeur du port, afin d'embarquer sur un navire en qualité de chirurgien major. Son « expérience » peut lui

[8] Hans Herrmann « Sarrelouis 1680-1980 ».
[9] « Cahiers de la compagnie des Indes » numéro 3 page 1998.
[10] Chaligne « les chirurgiens de la compagnie des Indes » thèse de médecine.
[11] Philippe Haudrere « La compagnie des Indes ».

permettre d'y prétendre. Apres avoir reçu l'avis du médecin chef de la compagnie et après lecture des certificats et lettres de recommandations, Jean Baptiste est engagé en qualité de chirurgien major. Les critères sont assez stricts pour le recrutement des chirurgiens majors. Certains chirurgiens effectuent 8 à 11 ans de campagne en mer avant de devenir chirurgien major. Il est intéressant de noter que les chirurgiens sont mieux estimés dans la Compagnie que dans la bonne société française.

A 26 ans il est enfin libéré de la tutelle d'un maître. C'est désormais lui qui, avec rang d'officier, de membre de l'état major du navire, dirigera deux aides chirurgiens. Ces aides chirurgiens sont souvent des Bretons d'une quinzaine d'années que les chirurgiens majors forment au métier durant les campagnes en mer. Les chirurgiens de la Compagnie des Indes sont de jeunes aventuriers prêts à affronter les périls de la navigation. Il faut s'imaginer ce que représente pour un jeune homme des bords de la Loire un voyage à l'autre bout du monde. Il faut avoir un goût certain pour l'aventure.

Jean Baptiste Maupillier sert la Compagnie à bord du Maurepas, un vaisseau de 550 tonneaux.

Jean Baptiste est conforme à l'image traditionnelle des « employés » de la compagnie, il est jeune et il est originaire de ce grand Ouest, pourvoyeur d'hommes pour la route des Indes. L'engagement de Jean Baptiste traduit aussi son désir d'ouverture, de voyages. Il ne tient pas à rester un modeste chirurgien de campagne, comme son père.

La Compagnie des Indes

En 1764 le duc de Praslin écrivit à son sujet : « La Compagnie des Indes françaises, dans sa constitution actuelle, est un être monstrueux qui n'existe dans aucun autre pays du monde et qui n'a jamais eu d'exemple. C'est un état dans un état : elle n'est pas une compagnie marchande, elle est une puissance. Elle fait la paix et la guerre, elle contracte des alliances avec des puissances étrangères. Elle entretient des troupes de terre, mer, des ports - même en France- aux dépens de la marine du roi, une marine, elle possède des colonies où le roi n'a que le vain nom de souverain et elle y exerce une autorité absolue » .

Telle est l'ambivalence de la Compagnie, une société marchande par actions, dotée de prérogatives, de puissance publique.

La Compagnie d'Occident est crée en 1717 à l'initiative de Law. Elle est rebaptisée en 1719 Compagnie des Indes. La Compagnie répartit les bénéfices entre ses actionnaires. Elle est dirigée par un conseil, comprenant quelques conseillers, des officiers de marine, des directeurs et des commissaires du roi chargés de représenter le gouvernement. Chaque année en mai se réunissent les actionnaires d'au moins vingt cinq actions qui élisent six syndics chargés de les représenter et de surveiller les comptes. C'est à Paris, à l'hôtel Mazarin que se situe le siège et que se conçoit la politique de la Compagnie. Quatre-vingt personnes y travaillent. Il faut deux ans pour envoyer un courrier de Paris aux Indes et en obtenir réponse...

La Compagnie est dotée par le roi de monopole afin d'assurer la pérennité de sa puissance et de faire concurrence à la East India Company et à la Compagnie d'Ostende. L'ampleur des monopoles étonne encore. Elle a le monopole du « commerce dans les mers des Indes » du cap de Bonne Espérance au Japon. Elle possède le monopole des relations avec le Sénégal, la Louisiane, les mers du sud, l'Afrique du Nord. L'Afrique orientale, la Chine, les Indes, la Guinée, St Domingue. Elle cumule avec cela la perception des taxes sur tout commerce avec l'Amérique, le monopole de la vente de tabac et café, la gestion de la Banque royale, le monopole du commerce du castor, le monopole de la traite des Noirs à St Domingue.

C'est donc une structure gigantesque, tentaculaire. Pour mener à bien ses activités il lui est nécessaire de disposer de comptoirs (qu'elle administre seule), d'une véritable flotte (environ 80 à 100 navires), de 2300 marins par an, d'une armée de plusieurs régiments. Lorient, créé par la Compagnie, est le port de la côte Atlantique, d'où la Compagnie envoie ses navires à travers le monde. C'est aussi le lieu de la vente des produits et celui de la construction des navires.

Outre mer la Compagnie administre la Louisiane (rétrocédée en 1731 au roi), le Canada, St Domingue, Juda (près de la Guinée) Gorée, des comptoirs au Sénégal, les Mascareignes, soit les îles Bourbon (île de la Réunion) et France (île Maurice), puis tous les comptoirs des Indes, Pondichéry (fleuron et symbole de la Compagnie), Chandernagor, Mahé, Yanaon, Karikal, des loges à Canton, Moka, Bassora. Les comptoirs les plus importants sont administrés par un conseil supérieur (chargé de l'entretien des navires, des troupes, des constructions, du commerce, de la guerre, de la paix, de la police, de la justice) présidé par le gouverneur. 300 Européens, épaulés par un personnel indigène assurent l'administration des comptoirs pour la Compagnie. Il faut ajouter aussi un détachement militaire dans chaque comptoir, ainsi que des savants, des aumôniers, des chirurgiens.

Les comptoirs exportent pour le bénéfice de la compagnie de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des esclaves, du coton, du riz, du tabac, du café, du poivre, de la cannelle, de l'étain, des bois précieux, de la laque, de la porcelaine, du textile etc. [12].

De Lorient à Pondichéry : huit mois de périls et d'ennuis décembre 1733-juillet 1734

Lorient doit sa création à la Compagnie des Indes. C'est de ce port en perpétuel développement qu'elle projette ses rêves et ses expéditions. Au XVIII siècle Lorient compte plus de 6000 personnes. La Compagnie a la main mise sur les affaires de cette ville qu'elle fait vivre.

C'est dans l'hiver breton que Jean Baptiste Maupillier attend d'embarquer à bord du Maurepas .Peut être patiente-t-il dans un des cabarets réservés aux officiers, comme l'auberge « de la grande maison », « le comte de Toulouse » ou à « l'amiral » ? Après le 18 novembre 1733, Jean Baptiste est informé qu'il servira à bord du Maurepas, comme chirurgien major, en remplaçant Jean de Coitex, qui ne peut embarquer. Jean Baptiste touche 40 livres par mois. Avant le départ il touche six mois de solde d'avance, soit 240 livres [13].

Jean Baptiste sait fort peu de chose sur la navigation et les maladies des gens de mer. Sait-il d'ailleurs qu'en s'embarquant il a une chance sur dix de mourir ?

Il y a chaque année quatre ou cinq navires quittant ce port pour les comptoirs des Indes. Le calendrier de la navigation est assez étroit, il faut quitter Lorient entre décembre et mars pour espérer profiter dans l'océan indien, des vents de mousson sud-ouest poussant les vaisseaux vers les côtes de l'Inde.

Avant le départ le navire en rade hisse le pavillon en berne et tire trois coups de canons pour appeler à bord tous les marins restés au port.

Les vaisseaux de 500 et 600 tonneaux, comme le Maurepas, sont réservés pour la route des Indes. Leur tonnage leur permet de remonter le Gange et l'Ougly jusqu'à Chandernagor, contrairement aux vaisseaux de 900 tonneaux, les plus gros en usage dans la Compagnie.

En décembre 1733 Jean Baptiste va connaître la première campagne du Maurepas, un vaisseau de 550 tonneaux flambant neuf, construit par Gilles Cambry, concepteur unique des vaisseaux de la compagnie.

Jacques Dufay (originaire de Paris) est le capitaine du Maurepas. Cet officier meurt en 1744, après 20 années passées au service de la Compagnie [14]. L'état major du navire se compose, en plus du capitaine, de 10 officiers :

Jacques de La Chesnaye (originaire de Rochefort) [15], premier lieutenant;

[12] Haudrere « La compagnie des Indes ».
[13] Archives du port de Lorient 1 P 172.
[14] Philippe Haudrere « La compagnie des Indes » tome 2.
[15] idem tome 2.
La Chesnaye fuit un ancien capitaine de la compagnie affecté aux liaisons France-Louisiane. Apres la rétrocession de la Louisiane au roi, il demanda à passer sur la « route des Indes ». Il fut ainsi rétrogradé au grade de lieutenant.

Georges de Beaulieu (originaire de Paris) second lieutenant;
Charles Fleury, second lieutenant, 28 ans ;
Jean Basin de la Comte (originaire de Paris) premier enseigne ;
François de la Selle (originaire de Nantes) enseigne, il remplace le sieur Folain, débarqué à Lorient avant le départ ;
Claude Koguelin (originaire de Paris) ,24 ans, enseigne ad honore ;
Claude de Cremery (originaire de Paris) , 20 ans , enseigne ad honore ;
Félix le Tully, 24 ans (originaire de Cherbourg) écrivain ;
Henry Bothuel, dominicain, « écossois » (originaire de Paris) aumônier, 28 ans ;
Jean Baptiste Antoine Maupillier, chirurgien major ;

On peut noter dans cet état major l'importance des officiers originaires de Paris. L'équipage compte 225 hommes. Auxquels il faut ajouter un contingent de soldats. Prégent, Perot et Dupont sont les aides chirurgiens de Jean Baptiste Maupillier. Le Maurepas est équipé de 40 canons, ce qui en fait l'un des vaisseaux de la Compagnie les plus puissamment armés.

Parmi les passagers qui firent la traversée avec Jean Baptiste Maupillier figure le célèbre Jean François Charpentier de Cossigny, capitaine ingénieur du roi. Entré au service de la compagnie en 1731, il représente le contrôleur général Orry, son ami. Sa mission fut de mettre en état de défense les Mascareignes. Cossigny, esprit acerbe et caustique, est aussi un savant très connu, auteur de nombreux mémoires pour l'académie royale des sciences. Il perfectionna le thermomètre avec Réaumur. Les deux hommes ont-ils lié connaissance à bord ?

Pour ces vaisseaux de près de 200 hommes d'équipages. Il faut compter sept à huit officiers d'état major: un capitaine, un premier lieutenant, un second lieutenant, un premier enseigne, un second enseigne, un enseigne surnuméraire, un chirurgien major, un aumônier, un écrivain. Le chirurgien major a rang d'officier et fait parti de l'état major du navire, les aides chirurgiens ont rangs d'officiers mariniers. Un chirurgien major est payé 40 livres par mois de navigation. La solde double en temps de guerre et diminue de moitié à terre. Les chirurgiens disposent en plus d'un port permis de 165 piastres (pour le commerce personnel).

L'organisation des navires est originale, tout y est fait pour accroître les capacités de la cale, ainsi il n'y a pas d'entre pont au dessus de la cale mais directement le premier pont .On accède à la cale par des écoutilles dans le premier pont. La partie avant comprend la cale à eau, la partie arrière la cale à poudre, entre les deux une cargaison composée environ de 38% d'argent, de 30% de vivres, de 10% de charbon, sel, plomb, fer, de 5% d'effets de marine [16]. Juste au dessus de la cale, le premier pont, supporte, coté poupe, la sainte Barbe, comprenant les cabines de l'écrivain, de l'aumônier, du chirurgien major, du maître canonnier, du pilote et des passagers. Il faut débourser 800 livres pour être passager d'un vaisseau allant aux Indes.

Devant la sainte barbe de chaque coté des échelles accédant au second pont, on trouve les réserves de légumes frais, le parc à moutons, les provisions de l'état major, les calfats, le fourrage. L'infirmerie est à l'avant du premier pont. Le second pont est occupé par le cabestan, l'artillerie, le four, la cuisine, la « grande chambre » (cabine des officiers). Au dessus se trouve la « chambre du conseil » quartier général du capitaine.

Le 8 décembre 1733 Le Maurepas quitte Lorient pour les Indes. Les conditions de navigations sont difficiles dans le golfe de Gascogne en hiver, les naufrages sont nombreux. Le vaisseau fait sans doute une première escale au comptoir de Gorée, sur la côte africaine. C'est l'occasion de charger des produits frais, de l'eau douce et parfois des esclaves pour les vendre aux Mascareignes. Vient ensuite le passage de l'équateur et l'absence des vents. La plupart des vaisseaux, c'est le cas du Maurepas en 1734, virent très à l'ouest et longent les côtes du Brésil, certains font même escale à Rio. Charpentier de Cossigny, embarqué à bord du Maurepas en 1734, écrit ceci : « Les vaisseaux qui font route aux Indes orientales ... s'approchent plus de la côte du Brésil que de celle d'Afrique pour éviter d'être rapidement portés... dans le vaste ressac de Juda d'où l'on a bien de la peine à se relever lorsqu'on s'y retrouve engagé » [17].

[16] Philippe Haudrere « La Compagnie des Indes » tome 2.
[17] Charpentier de Cossigny «Mémoires de mathématiques et physique présentés à l'académie royale de sciences » tome 3,1760, page 4.

Les vents redevenus favorables poussent les navires vers les côtes africaines. Le Maurepas double le cap de Bonne Espérance très au large en février-mars 1734.C'est un moment critique, les premiers cas de scorbut se déclarent dans l'équipage.

Après cinq mois de navigation les vaisseaux atteignent enfin les Mascareignes (îles de France et Bourbon), possession de la compagnie pour une escale indispensable au repos de l'équipage et à l'approvisionnement. La relâche dure quatre à cinq semaines.

Nous savons par ses écrits que Jean Baptiste fit escale à l'île de France. « **Etant à l'île Maurice dans la grande mer des Indes en 1734**». Durant cette escale, l'Atalante, un vaisseau en provenance de France fit escale à l'île Maurice. L'Atalante avait perdu les trois quarts de son équipage « **tous péris scorbutiques et dysentériques dans quatre mois de trajet il ne restoit plus que quinze à dix huit hommes de tout l'équipage** » [18].

Les navires prennent ensuite par le cap d'Ambre au nord est de Madagascar, passent à la vue des Seychelles puis gagnent les Maldives jusqu'aux Indes. Une fois la côte indienne en vue, les vaisseaux cabotent pour atteindre la rade de Pondichéry sur la côte de Coromandel. La rade étant réputée dangereuse, les navires restent au large, on rejoint la ville par de petites embarcations à fond plat. La navigation depuis les Mascareignes a duré six semaines.

Les conditions de vie à bord des vaisseaux sont assez terribles. La navigation est plus que jamais un exercice périlleux, tempêtes, pirates, maladies. Le chirurgien dont l'infirmerie ne désemplit pas doit affronter le scorbut, les dysenteries, les fièvres, les maladies vénériennes dues aux escales, les accidents, les infections tropicales, le paludisme, les maladies dues au manque d'hygiène ou à l'humidité. La mortalité durant une campagne est à cette époque de 15%. On reconnaît aux chirurgiens majors de la compagnie des Indes, limités par la faible étendue du savoir de l'époque, une certaine habilité et une bonne connaissance des nombreux médicaments utilisés. Les navires embarquaient plus de 200 types de produits pharmaceutiques fournis par l'apothicairerie de la Compagnie. 10% des chirurgiens embarqués aux Indes ont succombé en mer. Les chirurgiens major font office de médecin, de pharmacien et de chirurgien à bord. La cohésion est souvent bonne à bord des vaisseaux de la compagnie, en particulier parce que la plupart des hommes sont d'origine bretonne.

Le chirurgien major, le jésuite et le nosencéphale pleurosome : Pondichéry 1734

Jean Baptiste Maupillier fait escale à Pondichéry, le fleuron des comptoirs de la compagnie, l'entrepôt du commerce en Asie. Le séjour à Pondichéry « vaut celui d'une bonne ville d'Europe, la chaleur près ». La ville compte plus de 150 000 habitants. C'est une ville à l'européenne, avec un plan tracé en équerre. La qualité de l'urbanisme frappe tous les voyageurs. La Compagnie déploie sa splendeur à Pondichéry. Au nord ouest de la ville se trouve le quartier St Joseph, la ville noire et l'église des Jésuites. Le quartier St Louis est celui de l'hôtel de la compagnie et des cimetières. Au nord est, St Laurent accueille le quartier français par excellence, l'église des capucins, le bazar. Le quartier de l'hôpital au sud ouest est celui de la ville noire nouvelle, des ateliers de peinture, de la mosquée. Les fêtes, les bordels et les promenades en palanquins sur les canaux de l'arrière pays sont les plaisirs les plus prisés par les hommes en relâche à Pondichéry. C'est une époque de paix, le gouverneur de la compagnie, Lenoir entretient de bonnes relations avec les voisins, Indiens, Anglais et Hollandais. Pondichéry qui aiguise les convoitises est entièrement fortifiée. La ville, siège d'un conseil supérieur de la compagnie, règne aussi sur 14 enclaves soit 29 000 hectares.

Durant cette escale Jean Baptiste vécut une curieuse aventure [19].Le docteur Hamy, aide naturaliste au muséum, secrétaire général de la société d'anthropologie de Paris, membre de la société de biologie, d'anatomie, auteur de nombreuses études retrouva en 1873, 324 pages manuscrites et

[18] « Le Mercure de France » décembre 1749 page 83.

[19] Hamy « le nosencéphale pleurosome » in journal de l'anatomie mai 1874.

inédites de Jean Baptise Maupillier, chez un bouquiniste de Paris. C'est d'ailleurs à Paris que l'on perd la trace de Jean Baptiste Maupillier et de son épouse. Voilà ce qui nous permit d'en savoir plus sur son séjour aux Indes. Jean Baptiste décrit ainsi cette partie de la côte de Coromandel :

« Cette partie de l'Inde ... est dans un climat fort chaud, où on ne connaît quasi pour toute saison que l'été, il y pleut très rarement, c'est ce qui cause une grande aridité de la terre qui ne produit ses fruits qu'avec beaucoup de peine, et qui sont sans beaucoup de substance; aussi la nourriture que les pauvres indiens en retirent sert-elle plutôt à les faire languir qu'à les faire vivre. Ils sont presque tous faibles et efféminés, leur nourriture ne leur fournissant que très peu de suc nourricier ... ce qui les rend sujets à quantités de fâcheuses maladies, telles sont le rachitis, la phtisie, le marasme, l'épilepsie, la catalepsie, la paralysie »

Jean Baptiste Antoine fait la connaissance à Pondichéry d'un jésuite, le frère Loupias, chirurgien apothicaire de l'ordre .Loupias pratique une chirurgie curieuse « **non de la manière que nous pratiquons en France ni avec les mêmes instruments** » écrit il. Le frère est un personnage curieux, ancien fondeur de cloche envoyé au Siam avec les ambassades du roi Louis XIV, il échappe de peu aux massacres des Français, perpétrés en 1688. Il se réfugie alors à Pondichéry, rejoint les jésuites et apprend la chirurgie.

Durant cette escale le frère, présente un vase à Jean Baptiste contenant un mort né « **ayant plus de rapport à un monstre hideux qu'à une créature humaine** ». Loupias très fier de sa découverte, encore chaude, sculpte une représentation du monstre, et rédige un mémoire qu'il fait lire à Maupillier avant de l'envoyer en France, **« croyant en cela obliger infiniment la chirurgie** ». Maupillier du haut de ses 26 ans trouve le mémoire plein de lacunes et d'erreurs anatomiques. Jean Baptiste prend sur lui de rédiger une description du monstre : « **Mémoire d'un enfant remarquable à figure monstrueuse né à Pondichéry dans les Indes orientales en 1734 dans l'empire du Mogol...** » . On retrouve déjà chez lui une certaine idée de ses mérites et talents. Et pourtant il n'a alors que vingt six ans et peu d'expériences. Hamy note cependant que les considérations du jeune homme « sont forts remarquables pour l'époque». Hamy écrit qu'il méritait déjà en 1734 « l'assez belle réputation chirurgicale » dont il jouira en France plus tard. Toujours selon le docteur Hamy, Maupillier l'aîné est un des premiers dans la tératologie à étudier avec soin les antécédents pathologiques de la mère, les circonstances de la fécondation et de la grossesse. Ce qui est « prodigieux pour 1' époque ».

Maupillier étudie aussi l'influence du milieu, en bon élève de l'école hippocratique, alors en vogue au XVIII siècle. Il interroge la mère, afin de percer les mystères de la fécondation et de connaître ses pathologies. Hamy note avec stupéfaction « le germe des idées nouvelles sur les causes de la monstruosité» idées qui se développeront un siècle plus tard, en 1822, sous la plume de Geoffroy Saint Hilaire dans sa « philosophie anatomique des monstruosités humaines ». Hamy se risque même à comparer Maupillier à Saint Hilaire. On ne peut que regretter l'anonymat du mémoire qui aurait pu servir aux études de Saint Hilaire.

La mère du monstre, une mendiante, fut prise d'une grave crise d'épilepsie qui dura plusieurs jours. Elle fut violée durant ses convulsions. Elle accoucha avant terme d'une fille morte et difforme, seul exemple connu pour l'époque de nosencéphale pleurosome. Maupillier décrit avec une grande précision l'état du nouveau né qui cumule toutes les monstruosités possibles, puis il commente l'absence apparente de placenta « dans une explication remarquable pour l'époque ». Jean Baptiste conseille au frère d'envoyer l'enfant en France et non la statue. Il demande aussi l'autorisation d'effectuer une autopsie afin de « **découvrir les ressors dont la nature s'est servie pour faire jouer cette machine humaine** ». Mais le jésuite, tient à son monstre et à ses principes. On regarde mais on ne touche pas. Maupillier qui a déjà montré ses divergences avec le frère conclut son mémoire en s'élevant contre les préjugés du temps dont le jésuite se fait l'échos. Pour Loupias le fœtus est « **comme un tigre** ». Maupillier préfère se retrancher derrière la science « **face à l'imagination échauffée**» du jésuite. Pour le chirurgien major ce n'est «**qu'un fœtus informe qui n'est rien d'autre que ce qu'il peut être. La nature ne change pas les essences des êtres et ne mélange pas les espèces** ». On retrouve déjà chez Jean Baptiste la critique des superstitions et des préjugés, l'amour de la raison.

Les Indes, un jésuite et ses préjugés face à la raison servie par un chirurgien de marine, tout cela forme un décor idéal pour un conte de Voltaire. Hamy conclut son article en demandant que Maupillier l'aîné occupe la place qui lui revient au sein de la tératologie.

Quant à la statuette elle fut confiée à monsieur de Beaulieu officier à bord du Maurepas. Offerte au célèbre chirurgien Petit, elle fut donnée en 1749 à l'académie royale de chirurgie avant de prendre place au musée Dupuytren à Paris.

Le Maurepas quitte sans doute Pondichéry pour remonter le delta du Gange et l'Ougly jusqu'à Chandernagor, gouvernée par Dupleix. A partir d'octobre un violent coup de vent marque le début du changement de mousson. Les vaisseaux de la compagnie doivent alors s'éloigner de la côte indienne et s'abriter dans la rade d'Achem, à la pointe nord de Sumatra ou faire route vers la France, comme le Maurepas.

Le retour en France de Jean Baptiste Maupillier 1735

A la fin de l'année 1734 le Maurepas fait route vers la France, à travers l'océan indien, les cales pleines d'épices, de drogues, de café, de thé, de bois précieux, de toiles des Indes. La mousson du nord (décembre à avril) pousse les navires vers l'Afrique.

Le Maurepas fait escale à l'île de France puis à l'île Bourbon. François de la Selle, malade est débarqué à l'île Bourbon le 14 octobre 1734.

Après l'escale aux Mascareignes, les vaisseaux doublent le cap de Bonne Espérance, vers novembre, avant les premières tempêtes. La vie à bord est toujours rude. Jean Baptiste écrit que même au sein de l'état major « **on est parfois obligé de manger des viandes salées, du biscuit vermoulu et de boire des eaux corrompues et putréfiées** » [20]. Le Maurepas se laisse porter par l'alizé du sud ouest jusqu'aux probables escales de Ste Hélène et de l'île de l'Ascension.

Le 8 avril 1735 le Maurepas entre au port de Lorient après une campagne de 16 mois et un jour [21]. A l'arrivée du Maurepas on ne déplore que 16 morts sur un équipage dépassant les 225 hommes. Cela représente 7% de décès, ce qui est un chiffre assez faible pour l'époque. Faut-il en rendre grâce au seul chirurgien major ?

A l'arrivée Jean Baptiste perçoit le restant de sa solde soit 10 mois un jour représentant 401 livres 6 deniers 8 sous.

Jean Baptiste ne fit qu'une campagne en mer, contrairement à ce qu'il souhaitait au départ. Il écrivit en 1749 que le désastre de l'Atalante dont il fut témoin « **fut le principal motif qui m'a fait abandonner la navigation** ».

Beaucoup de choses ont changé depuis son départ. Sa mère est décédée le 5 décembre 1733, trois jours avant son départ de Lorient. Jean Baptise retrouve son frère Raphaël, âgé de 25 ans, qui vient d'être reçu cette même année chirurgien juré de Paris [22]. Pierre Maupillier, le père, décède le 5 juin 1735 à Chalonnes, moins de deux mois après le retour en France de son fils aîné.

Les choses évoluent aussi pour la chirurgie du royaume. En 1731 Louis XV a fondé une société de chirurgie à Paris. En 1743 le statut du chirurgien est reconnu par une ordonnance royale. Le roi accorde aux chirurgiens les mêmes privilèges qu'aux docteurs d'université. Le corps se distingue de celui des barbiers. La chirurgie est en plein essor, son rôle ne cesse de s'accroître dans l'état de la connaissance scientifique. Les médecins n'ont pas de vrais contacts avec les malades, ils n'auscultent pas. Les chirurgiens ont une pratique quotidienne des corps qui se révèle plus efficace.

Jean Baptiste s'installe à Paris, probablement avec son frère. Que fait-il à Paris ? Il porte alors le titre de « chirurgien des hôpitaux du roi ». Le 30 avril 1736 Jean Baptiste obtient son certificat de

[20] « Le Mercure de France » décembre 1749.
[21] Archives du port de Lorient 2 P 26.
[22] Celestin Port « Dictionnaire du Maine et Loire ».

chirurgien major de la Compagnie des Indes. Le manuscrit qu'a retrouvé Hamy se compose de plusieurs écrits datant de cette époque. Jean Baptiste suit probablement quelques cours à Paris dont sans doute ceux du célèbre Jean Astruc (1648-1766), médecin du roi de Pologne, médecin consultant du roi Louis XV. La première partie du manuscrit est un recueil de prise de notes daté de 1736 d'après les cours d'Astruc, notamment concernant les maladies du bas ventre. Le 1 juin 1737, à Paris, Jean Baptiste termine un mémoire de 30 pages « **Recueil de remèdes à l'usage des femmes grosses à accoucher et accouchées** ». Puis vient le mémoire de tératologie et enfin une série de recettes de divers baumes et remèdes, dont un remède de l'invention de Jean Baptiste « le baume nerval du sieur Mopillier ». A cette époque Jean Baptiste Maupillier était surnommé « l'Indien » [23].

Celestin Port dans son « dictionnaire du Maine et Loire » écrit que Jean Baptiste revint s'installer en Anjou en 1737. En 1738 Raphaël rédige un « mémoire sur le principe de la vie et sur les causes qui la perpétuent » qui sera primé par l'académie royale de chirurgie [24] et primé par l'académie en 1743 [25].

Jean Baptiste Maupillier, maître chirurgien à Angers et chirurgien juré de Paris 1741

En 1740 Jean Baptiste souhaite s'établir à Angers et devenir maître chirurgien. Pour des raisons encore inconnues le cercle très fermé des chirurgiens d'Angers (une quinzaine) refuse de lui faire passer la maîtrise. Il n'est pas fils de maître chirurgien d'Angers. Jean Baptiste a aussi un caractère très indépendant appréciant peu l'autorité. Cela peut suffire à lui refuser l'accès à la profession. La chirurgie est un milieu très fermé.

Jean Baptiste engage un procès, contre le lieutenant de chirurgie de la ville d'Angers. Un arrêt du 5 mars 1741 lui donne gain de cause. Cet arrêt « entre autres des dispositions ordonne que le suppliant sera reçu à St Come par ceux des chirurgiens de Paris ». Jean Baptiste muni de cet arrêt présente une requête à La Peyronie, « chef de la chirurgie du royaume », premier chirurgien du roi, qui accepte et le renvoie devant un jury de chirurgiens et médecins [26].

Le jeudi 28 septembre 1741, à la chambre de St Come, (un amphithéâtre encore existant aujourd'hui rue de l'école de médecine à Paris, dans les bâtiments de l'académie de médecine) Jean Baptiste [27] est interrogé par Nicolas Bourgeois, lieutenant de chirurgie en la ville de Paris, Simon Bretand, Dubois, Caillaird, Caignard tous prévôts en la communauté des chirurgiens jurés de Paris et Pousse docteur régent de la faculté de médecine de Paris. Il est interrogé sur la théorie et sur la pratique. Jean Baptiste est reçu chirurgien juré de Paris et peut devenir maître chirurgien. Une lettre du 30 septembre 1741 de François de la Peyronie l'autorise à s'établir maître chirurgien. Il devra avant de faire enregistrer ses lettres à Angers, prêter serment devant Nicolas Bourgeois, chirurgien juré de Paris, lieutenant de La Peyronie pour la ville, faubourg, banlieue, prévôté et vicomté de Paris. Le serment des maîtres chirurgiens commence ainsi « vous jurez et promettez à Dieu estre fidèle dans l'exercice de votre profession de chirurgien, ne donner aucun remède abortif à femme et fille, ne point retarder la guérison des plaies aux riches à l'intention d'un plus grand lucre et secourir les pauvres dans le besoin...[28] »

Le 14 octobre 1741 il fait enregistrer ses lettres à Angers et devient maître chirurgien, avec le droit d'ouvrir une boutique et d'avoir une enseigne. Jean Baptiste habite à Angers rue Godeline, paroisse Saint Pierre [29] . Raphaël habite dans la même rue [30], peut être avec son frère. La rue Godeline

---

[23] Hamy « Le nosencéphale pleurosome » in journal de l'anatomie de mai 1874.
[24] Celestin Port « Dictionnaire du Maine et Loire ».
[25] Maurice Maupilier « Histoire des Maupilier » édition de 1994, page 190 .
[26] Archives municipales d'Angers HH 11 folio 76 à 78.
[27] Il est accompagné à Paris par Guillaume Brelet, maître chirurgien. En 1722 Guillaume Brelet est présent au mariage de Marie Margueritte Maupillier, sœur de Jean Baptiste. Il est mentionné comme parent de l'épouse.
[28] Archives départementales du Maine et Loire E 4401.
[29] Erika Pineau « les chirurgiens à Angers de 1730 à 1791 » Mémoire de maîtrise UFR d'Angers département d'histoire 1998.

chirurgien major de la Compagnie des Indes. Le manuscrit qu'a retrouvé Hamy se compose de plusieurs écrits datant de cette époque. Jean Baptiste suit probablement quelques cours à Paris dont sans doute ceux du célèbre Jean Astruc (1648-1766), médecin du roi de Pologne, médecin consultant du roi Louis XV. La première partie du manuscrit est un recueil de prise de notes daté de 1736 d'après les cours d'Astruc, notamment concernant les maladies du bas ventre. Le 1 juin 1737, à Paris, Jean Baptiste termine un mémoire de 30 pages « **Recueil de remèdes à l'usage des femmes grosses à accoucher et accouchées** ». Puis vient le mémoire de tératologie et enfin une série de recettes de divers baumes et remèdes, dont un remède de l'invention de Jean Baptiste « le baume nerval du sieur Mopillier ». A cette époque Jean Baptiste Maupillier était surnommé « l'Indien » [23].

Celestin Port dans son « dictionnaire du Maine et Loire » écrit que Jean Baptiste revint s'installer en Anjou en 1737. En 1738 Raphaël rédige un « mémoire sur le principe de la vie et sur les causes qui la perpétuent » qui sera primé par l'académie royale de chirurgie [24] et primé par l'académie en 1743 [25].

Jean Baptiste Maupillier, maître chirurgien à Angers et chirurgien juré de Paris 1741

En 1740 Jean Baptiste souhaite s'établir à Angers et devenir maître chirurgien. Pour des raisons encore inconnues le cercle très fermé des chirurgiens d'Angers (une quinzaine) refuse de lui faire passer la maîtrise. Il n'est pas fils de maître chirurgien d'Angers. Jean Baptiste a aussi un caractère très indépendant appréciant peu l'autorité. Cela peut suffire à lui refuser l'accès à la profession. La chirurgie est un milieu très fermé.

Jean Baptiste engage un procès, contre le lieutenant de chirurgie de la ville d'Angers. Un arrêt du 5 mars 1741 lui donne gain de cause. Cet arrêt « entre autres des dispositions ordonne que le suppliant sera reçu à St Come par ceux des chirurgiens de Paris ». Jean Baptiste muni de cet arrêt présente une requête à La Peyronie, « chef de la chirurgie du royaume », premier chirurgien du roi, qui accepte et le renvoie devant un jury de chirurgiens et médecins [26].

Le jeudi 28 septembre 1741, à la chambre de St Come, (un amphithéâtre encore existant aujourd'hui rue de l'école de médecine à Paris, dans les bâtiments de l'académie de médecine) Jean Baptiste [27] est interrogé par Nicolas Bourgeois, lieutenant de chirurgie en la ville de Paris, Simon Bretand, Dubois, Caillaird, Caignard tous prévôts en la communauté des chirurgiens jurés de Paris et Pousse docteur régent de la faculté de médecine de Paris. Il est interrogé sur la théorie et sur la pratique. Jean Baptiste est reçu chirurgien juré de Paris et peut devenir maître chirurgien. Une lettre du 30 septembre 1741 de François de la Peyronie l'autorise à s'établir maître chirurgien. Il devra avant de faire enregistrer ses lettres à Angers, prêter serment devant Nicolas Bourgeois, chirurgien juré de Paris, lieutenant de La Peyronie pour la ville, faubourg, banlieue, prévôté et vicomté de Paris. Le serment des maîtres chirurgiens commence ainsi « vous jurez et promettez à Dieu estre fidèle dans l'exercice de votre profession de chirurgien, ne donner aucun remède abortif à femme et fille, ne point retarder la guérison des plaies aux riches à l'intention d'un plus grand lucre et secourir les pauvres dans le besoin...[28] »

Le 14 octobre 1741 il fait enregistrer ses lettres à Angers et devient maître chirurgien, avec le droit d'ouvrir une boutique et d'avoir une enseigne. Jean Baptiste habite à Angers rue Godeline, paroisse Saint Pierre [29] . Raphaël habite dans la même rue [30], peut être avec son frère. La rue Godeline

---

[23] Hamy « Le nosencéphale pleurosome » in journal de l'anatomie de mai 1874.
[24] Celestin Port « Dictionnaire du Maine et Loire ».
[25] Maurice Maupilier « Histoire des Maupilier » édition de 1994, page 190 .
[26] Archives municipales d'Angers HH 11 folio 76 à 78.
[27] Il est accompagné à Paris par Guillaume Brelet, maître chirurgien. En 1722 Guillaume Brelet est présent au mariage de Marie Margueritte Maupillier, sœur de Jean Baptiste. Il est mentionné comme parent de l'épouse.
[28] Archives départementales du Maine et Loire E 4401.
[29] Erika Pineau « les chirurgiens à Angers de 1730 à 1791 » Mémoire de maîtrise UFR d'Angers département d'histoire 1998.

est une rue très bourgeoise d'Angers. On y rencontre de nombreux hôtels particuliers, dont celui des avocats, Marchand de la Roche, des familles Cassin de la Loge, Ayraut de St Denis, Verdier de la Soriniere .Il y avait une salle de jeu de paume rue Godeline[31].

Publication des frères Maupilier de 1742 à 1747

Au mois d'octobre 1742, Pierre Jeudy, un jeune homme de 15 ans tombe dans une ornière. Il est emmené à l'hôpital de Château Gonthier où il demeure quatre mois, pour une « contusion » à la jambe gauche. Cette affaire banale suscita des controverses entre Jean Baptiste Maupillier et l'académie de chirurgie. Pierre Jeudy est sauvé de l'amputation par une femme charitable, amateur de chirurgie. Elle se charge de le sortir de l'hôpital et de le soigner à la condition que « Maupillier l'ainé » la conseille et l'aide.

Qui est cette jeune femme de Château-Gonthier ? En tout cas la réputation de Jean Baptiste dépasse de loin les limites d'Angers.

Jean Baptiste en visite près de Château-Gontier vient une fois au chevet du malade, il refuse lui aussi l'amputation. Par un échange hebdomadaire de lettres la jeune femme se voit conseiller l'utilisation de divers baumes spiritueux aromatiques et autres teintures. Jean Baptiste lui décrit les incisions à faire pour faire apparaître la partie cariée de l'os. Après trois semaines de soins une partie du tibia est retirée. Le jeune homme connaît quelques de temps après une parfaite guérison sans claudication. Il s'agirait d'un cas de régénération d'os. Jean Baptiste émet plusieurs hypothèses, chairs solidifiées ou substance osseuse.

Etonné par ce prodige, Maupillier, rédige un mémoire de sept pages pour l'académie royale de chirurgie. Le mémoire fut achevé entre 1743 et 1744 [32]. Il fut lu lors d'une séance à l'académie, mais jamais imprimé. Bailly, membre éminent de l'académie, se chargea de répondre à Jean Baptiste. Sa lettre est datée du 30 juillet 1745. Bailly demeure sceptique quant à ce prodige de la nature. L'observation de Maupillier l'aîné « **est plus curieuse qu'utile** ». Le mémoire est refusé à la publication en particulier parce qu'un des fondateurs de l'académie présenta une observation similaire qui ne fut pas publiée. Enfin Bailly émet des réserves quant aux observations de Maupillier qui ne peut servir « à la saine pratique de l'art». Le mémoire est en effet peu glorieux pour la chirurgie en rapportant qu'une demoiselle a su guérir un malade alors que les chirurgiens de l'hôpital n'y avaient pas réussi. « Ce serait d'une dangereuse conséquence pour le public qui n'est que trop porté à croire que les chirurgiens ne demandent qu'à couper ». Bailly remercie Jean Baptiste pour tous les travaux envoyés à l'académie .Quels furent-ils ? Rien n'a été retrouvé de ses autres études.

En août 1744 Raphaël Maupillier fait paraître au «journal des savants » (pages 480 à 498) une « **dissertation contre l'usage des setons, cautères, vessicatoires** » [33]. L'ouvrage fut aussi imprimé la même année à Paris chez Chaubert[34].

Le numéro de décembre 1747 du «journal des matières du temps », appelé aussi « la clef des cabinets des princes de l'Europe » ou plus communément «journal de Verdun » (page 427 à 431), publie une lettre que Jean Baptiste Mopillier a adressé à une femme restée inconnue à ce jour. Dans cette lettre de cinq pages il répond au désir de cette femme d'en savoir plus sur l'origine de la douleur. Jean Baptiste énonce de nombreux principes concernant la douleur et les cinq sens. **« Vous m'embarrassez beaucoup Madame, en me demandant mon sentiment sur les principes & les causes de la douleur. Je ne suis pas un auteur assez grave pour proposer des opinions nouvelles. J'obéis cependant, parce que je ne peux rien vous refuser ». « De tous les sens tant mineurs que majeurs le toucher en est le père ou pour mieux dire l'âme; il nous donne la première idée des etres en nous prouvant leur existence ».**

---

[30] Erika Pineau « les chirurgiens à Angers de 1730 à 1791 ».
[31] Péan de la Tuilerie « Description de la ville d'Angers ».
[32] Académie nationale de médecine ARC 39 n°57.
[33] Cette étude traite aussi des saignées.
[34] Celestin Port « Dictionnaire du Maine et Loire ».

« On peut dire que si l'homme étoit insensible, il ne feroit que végéter comme les plantes, il n'auroit ni bravoure ni fermeté de courage, puisqu' étant insensible on pouroit le mutiler sans conséquence, comme un arbre dont on retranche les branches; il ne manqueroit plus en faire un automate, que de lui supprimer l'entendement et l'imagination... ».

« Tout cela tend, ce semble, à prouver, que l'homme ne tient à la vie que par le sentiment de douleur qui est attaché à sa personne, puisque la mort ne lui est affreuse, malgré toute sa fermeté, que par le sentiment de douleur... »

« Comme l'homme se flatte toujours d'un bonheur suprême dans l'espoir d'un avenir, il quiteroit sans regrets le séjour de ce monde, puisque les passions en seroient bannies, d'autant plus qu'elles naissent de l'accord de nos sens »

« Le plus vil insecte ne cède rien à l'homme la perfection de ses organes, & la main qui l'a façonné ne l'a pas méprisé.»

Raphaël et Jean Baptiste : une fraternité de plume et de scalpel

On ne peut pas séparer le destin de ceux qui furent connus sous les noms de Maupillier l'aîné et Maupillier le jeune. Les deux frères résident dans la même rue à Angers, la rue Godeline (au moins jusqu'en 1750)[35], peut être même ensemble. Ils entretiennent des amitiés communes avec des grands chirurgiens du royaume notamment le célèbre Jean Baseillac dit frère Come, dont il reste une lettre adressée aux deux frères Maupillier.

A Angers ils fréquentent la bonne société de la ville. En août 1742 l'abbé Louet (1678-1748), prieur des Roches St Paul, membre de l'académie d'Angers auteur de tragédies, de pièces en vers, de musique, peint le portrait de son ami Raphaël Maupillier, conservé au musée de la Vendée, au Puy du Fou. L'abbé Louet, est le petit fils de Charles Louet, conseiller du roi en 1614, et maire d'Angers en 1630. Le neveu de l'abbé Louet, George Gabriel Louet (né en 1725 mort en 1793), docteur en théologie, chanoine, vicaire, chancelier recteur de l'université d'Angers, fut plusieurs fois envoyé en députation à la cour de Versailles en 1764. Il prononça l'oraison funèbre à la mort du dauphin.

Nous savons qu'ils opéraient ensemble. A Angers, ils pratiquent notamment tous deux des opérations de cataracte [36]. Ils se passionnent pour les mêmes sujets, opération de la pierre, réduction de fractures, cataractes. Leurs destins sont liés. C'est Raphaël qui fut le parrain de la fille de Jean Baptiste.

Lorsque Jean Baptiste part pour Paris, Raphaël Maupilier est « **chirurgien demeurant à Paris** » [37]. Ils sont tous deux chirurgiens jurés de Paris. A la mort de Jean Baptiste c'est à Raphaël que la « **veuve Maupillier** » confiera la gestion de ses biens de Paris[38].

Le mariage de Jean Baptiste 1748

Jean Baptiste Antoine a 41 ans lorsqu'il se marie .Le 28 septembre 1748 monseigneur l'évêque d'Angers accorde une dispense de publication des bans, signé par Derefille, vicaire général. C'est le sieur Goubaut curé de la paroisse St Denis (celle de l'épouse) qui célèbre le mariage. Jean Baptiste épouse à Eccoufflant le 30 septembre 1748 une jeune femme de 22 ans, René Margueritte Cordon de Longuehay, fille de noble homme Nicolas Sébastien Cordon de Longuehay, officier du roi, et de défunte dame Anne de Mazieres.

[35] voir Erika Pineau « les chirurgiens à Angers de 1730 à 1791 ».
[36] Académie de médecine ARC 23 n°20.
[37] Archives Nationales MC cote ET /XXXIX/ 469 numéro 24898.
[38] Idem.

Jean Baptiste est cité dans l'acte comme « Mopillier ancien chirurgien major de la compagnie des Indes et chirurgien juré reçu à Paris ». Il habite alors paroisse Saint Maurille. Les témoins sont Raphaël Mopillier, Pierre Cholet, procureur au consulat d'Angers, ancien époux de Madeleine Mopillé, Antoine Cordon de Longuehay, frère de l'épouse, Marie Gallard, François Fouquet, Marie Lanoys, Renée Mopillier, Jacques Diard, Nicolas Sébastien Cordon de Longuehay. Le couple réside à partir de 1750 rue du Cornet à Angers, paroisse St Maurille[39].

Jean Baptiste et Renée Margueritte eurent au moins une fille, Margueritte Anne Maupillier, née le 5 mars 1751 et baptisée à Angers le 28 mars 1751 [40]. Le baptême se fit en présence du parrain Raphaël Mopillier, « maître en chirurgie » (un titre qu'il n'avait pas encore en 1750), de la marraine Marie Anne Rose Delaunay, cousine germaine paternelle (parente des Martin de Chalonnes) de Pierre Cholet et d'Anne Rose Mopillier.

Lettre ouverte à Messieurs les directeurs de la Compagnie des Indes décembre 1749

Cette année 1749 Jean Baptiste termine son mémoire sur le monstre de Pondichéry. Il écrit le 23 juillet 1749 une lettre à « **Messieurs de l'académie royale de chirurgie »: « il y avait trop longtemps que j'avois perdu de vue le mémoire cy inclus et mon intention avait été de le rendre public par la voye des journaux des mon retour des Indes, mais nombre d'affaires s'étant succédées aux autres m'en avaient enlevé l'idée ».**

A Angers le 1 octobre 1749 il achève l'écriture d'un mémoire sur le scorbut adressé aux directeurs de la compagnie des Indes. Ce n'est qu'une reprise d'un texte envoyé en 1746. Il décide de rendre publique ses conclusions et choisit une tribune de choix : le Mercure de France. Le texte est publié au numéro de décembre du Mercure de France pages 83 à 92.

Entre 1746 et 1749 il fut en contact avec des officiers navigants de la Compagnie. Son intérêt pour les questions maritimes ne se dément pas. Le malheur des marins l '«**a touché de compassion** ». Jean Baptiste cherche lui aussi à réduire les cas de scorbut « **puisque les besoins de la société et l'ambition exposent continuellement les hommes à parcourir les mers soit pour contenter la sensualité des uns ou le luxe des autres »**

La lutte contre le scorbut est un véritable enjeu scientifique. L'état des connaissances est très sommaire, on ignore tout du rôle des vitamines, du rôle des insectes dans la transmission des maladies. Pour l'essentiel on présume que l'alimentation est le facteur prépondérant pour le scorbut. Jean Baptiste est aussi partisan de cette option.

L'usage préventif et efficace du jus de citron contre le scorbut se répand peu à peu. Dès 1649 Delon dans son « traité des maladies particulières aux pays orientaux » conseille déjà le jus de citron En 1734 Bachstrom préconise le jus de citron. En 1753 James Lind dans un ouvrage imprimé à Londres insiste sur le rôle des légumes frais et du jus de citron. Ces textes ne se vulgarisent qu'en 1759 avec les ouvrages de Duhamel. A partir de 1750 la mortalité à bord des vaisseaux de la compagnie chute de 15 à 7%. L'amélioration des rations alimentaires y est pour beaucoup. L'usage du citron ne se répand à bord des vaisseaux de la compagnie des Indes qu'après 1750.

Jean Baptiste Maupillier inclut dans son étude la lutte contre le scorbut et la dysenterie. Il est persuadé que le scorbut provient de la mauvaise conservation de vivres à bord des vaisseaux. Il ne dit rien du rôle des produits frais ni du jus de citron. Or le problème reste le même avec une excellente conservation des vivres. Le scorbut est selon lui « **une dissolution et putréfaction de toute les humeurs du corps humain** ». Pour lui le scorbut se trouve dans la putréfaction des aliments, de l'eau et le rôle néfaste du sel. Les biscuits gâtés « **vicient les digestions** » ce qui provoque « **les taches brunes tirant sur le violet répandu sur la surface du corps, et les ulcères aux gencives** » Dans une partie de l'article il décrit avec soin les symptômes du scorbut, qu'il a lui même relevé jadis à bord du Maurepas.

[39] Erika Pineau « les chirurgiens à Angers de 1730 à 1791 ».
[40] idem.

Maupillier propose ses propres remèdes pour conserver les aliments, l'eau et éviter la putréfaction. Il préconise une poudre qu'il a découverte. Une poudre de sa fabrication dont la vertu est de « **préserver les équipages, sans qu'il s'en aperçoive, tant par le biscuit que par les viandes** ». Cela suffirait à garantir du scorbut. Quelle est donc cette poudre ? Il n'en donne pas la composition. Jean Baptiste déjà en 1737 s'essayait à l'art des apothicaires et il avait inventé un baume nerval. En 1742 lors de la maladie du jeune Jeudy il préconisa à la femme qui le soignait divers onguents et baumes qui ont sauvé le jeune homme. Selon « **Mopillier l'aîné** » cinq onces de cette poudre suffisent à rendre une pipe d'eau anti-scorbutique. « L'eau **sera juste teintée d'une légère couleur cerisée** ». Le biscuit doit être pétri avec cette eau dont, « **on arrosera et humectera les chairs** ».

Il s'engage à la faire tester. Il propose aussi la recette d'un remède anti-dysentérique de sa fabrication. C'est un opiat inodore incolore, à prendre en petits grains. Il a testé avec beaucoup de succès cet opiat sur des patients. Il propose aussi le prix de ce médicament, 114 livres la livre ! Mais il se garde bien de passer pour un charlatan. « **Il semblera peut être au lecteur que je répands du merveilleux sur les qualités spécifiques de mes remèdes mais j'espère que l'expérience les convaincra de ce que j'avance. Je ne prétends cependant pas faire croire que je fais des miracles, ils ne sont dus qu'à la nature** ». La poudre ne fut pas utilisée par la Compagnie, l'usage du citron étant plus efficace et moins onéreux.

Le 27 août 1750 Jean Baptiste Antoine adresse à l'académie royale de chirurgie un complément à son mémoire sur le tibia régénéré. Il aurait préféré venir à Paris, mais malheureusement trop occupé à Angers il n'est pas venu dans la capitale depuis plusieurs années. Le jeune Jeudy, trois ans après sa guérison, succomba d'une flexion de poitrine, la jeune femme, qui avait aidé à le soigner, s'empressa d'aller voir le mort. Elle retira du corps le tibia et l'envoya à Jean Baptiste. Dans le premier mémoire il émettait l'hypothèse que ce n'était pas « **un os organisé** », « **mais comme une substance osseuse** ». Jean Baptiste revient sur son hypothèse, il s'agit bel et bien d'un os, qui s'est régénéré alors qu'une partie avait été retirée. Il y retrouve « **les trois substances qui forment les os longs** ». « **Ce fait démontre que les ressources de la nature et de l'art surpassent souvent nos espérances et nous fait voir qu'on ne mutile pas impunément si on n'a pas épuisé tous leurs secours** ».

Les frères Maupillier et les querelles chirurgicales de l'époque

Les frères Maupillier ont été au cœur des controverses de l'époque. Par leurs écrits nous savons qu'ils furent parfois durement critiqués. Raphaël écrivit ces lignes: « **Comme il n'est point d'erreur qui n'ait ses partisans soit par crédulité, soit par intérêt, la plupart des Ouvrages qui tendent à quelques reformes, ne servent pour l'ordinaire qu'à faire critiquer leur Auteur. C'est pourquoi je supplie les lecteurs de ne se point laisser prévenir par les discours séduisants qu'on pourra débiter contre moi ou mes Ouvrages; je déclare que je méprise toute critique verbale. C'est par écrit qu'on doit attaquer un Ecrivain; & comme je me fais connaître, je prie mes agresseurs de ne point m'attaquer dans l'incognito.** [41]»

L'amitié qui lie le célèbre frère Come à Jean Baptiste et Raphaël Maupillier remonte probablement à la fin des années 1730, ou au début de 1740. Les deux frères jouissent déjà d'une certaine considération dans le milieu de la chirurgie. De son vrai nom Jean Baseillac, frère Come (1703-1781) chirurgien d'Armand de Lorraine, évêque de Bayeux, se fit admettre comme oblat aux feuillants de la rue St Honoré de Paris. Il n'obtint jamais la maîtrise en chirurgie. Apothicaire, chirurgien très habile dans l'art, il suit des cours particuliers auprès de Jussieu et Réaumur, qui deviennent ses amis. Il jouit rapidement d'une grande notoriété par son humilité et sa science. Il opère avec succès plusieurs grands noms du royaume. Spécialisé dans l'ophtalmologie et dans l'opération de la pierre (les deux frères Maupillier ont écrit sur ces sujets), il inventa aussi de nombreux instruments.

[41] Raphaël Maupillier « Dissertation contre l'usage des sétons, cautères et des vésicatoires » in Journal des Savants août 1744.

En 1748 ses découvertes au sujet d'une nouvelle méthode de l'opération de la pierre (dont l'invention d'un instrument, le lithotome caché) font grand bruit. Come fait publier ses travaux anonymement dans le « Journal de Verdun » et au « journal des savants ». Un anonymat qui fut vite percé. Plusieurs chirurgiens de renom contestent ses découvertes en le traitant de charlatan. La polémique s'installe: pour ou contre le lithotome caché. Le Cat brillant chirurgien et philosophe de Rouen, dénie tout talent à Baseillac quant aux opérations de la pierre. Il fut son principal détracteur, tout comme des chirurgiens de l'académie royale, notamment Louis. Une guerre de pamphlets, d'articles, de libelles amuse toute la France. L'enjeu est pourtant l'utilisation d'une méthode et d'un instrument permettant de réduire la mortalité chez les malades. La grande noblesse de la cour continue à protéger Come. Le Cat adresse plusieurs lettres publiques contre l'invention du lithotome caché notamment une lettre insérée en mars 1749 dans le «journal des savants ». Come en appelle de ce jugement critique aux frères Maupillier, ce qui démontre bien leur bonne réputation. Voici comment débute cette lettre d'une trentaine de pages datée de Paris 10 juin 1749:

« **A Messieurs Mopillier, chirurgiens à Angers** [42]

Votre amitié pour moi & vos talents brillants dans l'Art de la chirurgie, aussi bien que votre goût décidé pour tout ce qui la perfectionne, Messieurs fait que je vous adresse la réponse à M le Cat & vous me ferez plaisir de m'en dire ce que vous en penserez...

La lettre se termine ainsi

D'ailleurs, je suis persuadé que les bonnes raisons seules détermineront le jugement de ceux qui sont versé dans ces matières, plutôt que le nom célèbre de M Le Cat, ni aucune autre considération. J'espère que l'amitié qui subsiste depuis longtemps entre vous & moi ne souffrira rien de ce que je continue à garder l'incognito dans cette pièce j'ai l'honneur d'être votre serviteur ».

Nous n'avons pas retrouvé la lettre de réponse des frères Maupillier. En 1753, Come opère le chevalier de Nesmond, grand écuyer du roi. Profitant de l'état critique du chevalier après l'opération, La Martinière chirurgien du roi, jaloux des succès de Come à la cour, l'accuse d'assassinat. On veut à nouveau le faire exiler par lettre de cachet. Mais Nesmond se rétablit et le roi met un terme aux querelles en déclarant que s'il devait se faire opérer de la pierre ce ne serait que par frère Come.

En 1753 Come installe un hospice quartier St honoré où il soigne gratuitement les pauvres. Il continue ses travaux et opère de grands noms, l'archevêque de Rouen, le duc de Béthune, l'abbé de Bouille, Joly de Fleury, le procureur du parlement de Paris, le maréchal Mouy, Rousseau (Le Cat en 1752 contesta aussi le discours sur les sciences de Rousseau). Il se lie avec les savants et les lettrés, Jussieu, Réaumur, Winslow, Diderot... Diderot relata de nombreuses anecdotes à son sujet, il écrivit notamment « le frère Come a fait ce que n'avait pu faire avant lui nul homme de l'art ».

En août 1754 fut imprimé dans le « recueil périodique de médecine, de chirurgie et de pharmacie » un article de Raphaël Maupillier intitulé « **réflexions de M Maupillier le jeune sur la taille de M Le Cat du 15 mai 1754** ». Raphaël ajoute sa contribution à la guerre des pamphlets. Il s'en prend de manière très spirituelle aux talents de Le Cat.

Le Cat dans plusieurs articles indiquent la durée de chacune de ses opérations. Cela varie pour une opération de la pierre, d'une minute cinquante quatre secondes, une minute trente secondes ou moins d'une minute. Sur près de cinq pages Raphaël décrit en détail tous les gestes à faire pour pratiquer une telle opération selon la méthode le Cat. La vantardise et la supercherie du Cat apparaissent au grand jour.

« **La mauvaise maxime de suivre les opérations la montre à la main, pour assujettir pour ainsi dire les opérations de chirurgie aux minutes, n'est déjà trop usitée, sans l'outrer encore par l'introduction des secondes** »

[42] Baseillac « Recueil de documents relatifs à la taille » 1751 tome I page 69.

« ainsi je crois, sans prétendre donner de leçon à personne, qu'on ne doit point juger du mérite d'une opération, par le temps qu'on a employé à la faire & qu'il est même très dangereux d'accoutumer le public à ces tarifs »

« Paris le 24 août 1754. »

La date et le lieu mentionné nous indiqueraient que les frères Maupillier se sont installés à Paris entre 1751 et 1754.

Jean Baptiste Maupillier chirurgien oculiste : St Germain en Lay 1755

Jean Baptiste devient entre 1751 et 1755 chirurgien agrégé à St Germain en Laye, où il s'installe probablement. Il y opéra souvent. St Germain possédait d'ailleurs un hôpital. Pourquoi ce départ d'Angers ? Jean Baptiste et Raphaël semblent avoir terminé leur carrière à Paris.

Il pratique déjà à cette époque des opérations de la cataracte, s'inspirant de la méthode Daviel. Le 6 août 1755 il termine d'écrire à St Germain un mémoire intitulé « **remarques et observations sur l'avantage de l'ablation des cataractes adhérentes** » adressée à l'académie royale de chirurgie. Le tout fait 26 pages [43].

Jean Baptise a côtoyé frère Come qui jouissait d'une excellente réputation d'oculiste. Mais il fréquenta aussi le chevalier John Taylor (1703-1772). Auteur de nombreuses études sur les maladies de l'œil, Taylor sillonna l'Europe pour exercer ses talents. Ses contemporains le décrivent comme prétentieux et extravagant. Il opérait avec des instruments en or. Il connut un grand succès et fut médecin oculiste du roi d'Angleterre, du roi de Pologne, de l'Empereur, du pape.

Jean Baptiste l'a peut être côtoyé à Paris entre 1735 et 1737 ou entre 1750 et 1755 à Angers. Taylor écrivit une « description des 243 différentes maladies auxquelles l'œil, ses enveloppes et ses parties contiguës sont exposées » imprimée à Angers en 1766.

Dans son mémoire Jean Baptise écrit « **dans la quantité de cataractes que j'ay eu l'occasion de voir avec monsieur Taylor médecin oculiste du Roy d'Angleterre tant à Paris qu'en province, j'ay observé qu'il y en avait près de la moitié dont la pupille était immobile et que monsieur Taylor regardait comme incurable** ». Maupillier cite et commente aussi les études des spécialistes de l'époque, Brisseau fils, Charles de St Yves, Boerhaave, Taylor, Daviel, Antoine Maitre-Jan, Dubois, Petit. Il écrit dans ce mémoire qu'il assista en l'hôtel de Londres à une opération de Taylor en compagnie de nombreux chirurgiens. Jean Baptiste s'y trouvait alors avec un ami, Du Perché, qui devint par la suite (en 1755) « **premier chirurgien du roi des Deux Siciles** ».

Il écrit au sujet de ces opérations de cataractes, qu'elles ne sont pas sa spécialité mais qu'il s'y intéressa très tôt. « **Il me manque bien des connaissances pour en faire un système complet** ». Nous savons qu'il opéra avant 1744 une cataracte à Angers.

Jean Baptiste se moque des chirurgiens encore réticents à opérer les cataractes. En province nombreux sont encore les praticiens à considérer ces opérations comme « **du ressort des charlatans et empiriques** ». **« Quand à la douleur de l'opération elle est si peu de chose que j'en ay opéré qui ne donnaient aucunes marques de sentiments de douleurs ».**

A Angers un charpentier âgé de 40 ans vint consulter le sieur Secours, chirurgien oculiste de Paris en séjour en Anjou. L'opération fut sans succès. Le charpentier, écrit il, s'adressa à lui, ayant entendu que les deux frères Maupillier avaient redonné la vue à une dame de 78 ans. L'opération fut longue « **car il en est que j'ai fait en quelques secondes** ». Le lendemain le charpentier put distinguer la fenêtre et la lumière du jour.

Le 11 septembre 1750 Jean Baptiste opéra l'œil gauche d'une femme de 39 ans ayant une cataracte de 18 ans. Le 20 septembre 1750 il opéra avec succès l'œil droit. Au cours du mois de juillet 1755 il opéra à St Germain deux cataractes, dont l'une d'une femme de 70 ans, en présence de Le Monier et Brunier, médecins et de Grandhomme, Potion, du Bosque, chirurgiens à St Germain.

[43] Académie de médecine ARC 23 n°20.

La machine du sieur Maupilier

Nous ne savons lequel des deux frères inventa cette machine. Elle fut la machine du « sieur Mopilier».

Cette machine servait à réduire les fractures. Elle était d'une certaine grosseur et pesanteur. Elle nous est connue par une lettre retrouvée dans les archives de l'académie de médecine [44]. Cette machine fut présentée au ministre d'Argenson, (par Jean Baptiste lui même ?) qui souhaita de suite la tester. Cette découverte fut ensuite commentée devant l'académie royale de chirurgie. Il y eut plusieurs lectures la décrivant qui n'ont pas été retrouvées.

Le 27 septembre 1755 à Fontainebleau le ministre de la guerre Marc René de Voyer d'Argenson comte de Paulmy rédige une lettre adressée à Morand (1697-1773) chirurgien en chef de la charité et des invalides, membre de l'académie des sciences et inspecteur en chef des hôpitaux militaires D'Argenson, après avoir été conseiller d'Etat, chancelier du duc d'Orléans devient en 1743 ministre de la guerre (époque des victoires de Fontenoy et Lawfeld). Il réorganise l'armée, rénove les fortifications, fonde l'école militaire, agrandit les Invalides et améliore les services de santé des armées avec La Peyronie. Cet homme d'état fut aussi un intellectuel, membre de l'académie des sciences et de celle des belles lettres, ami et protecteur de Voltaire, Marmontel, Diderot, d'Alembert L'Encyclopédie lui fut dédiée.

« J'ay vu avec plaisir Monsieur, par le sentiment de l'académie de chirurgie que la machine du Sieur Mopilier pour la réduction des os luxés ou rompus, a été jugée for utile, il n'est question a présent que d'en faire faire des expériences particulières, mais comme par sa grosseur et sa pesanteur, il seroit pour cela for embarrassant et for coûteux de l'envoyer dans quelques uns des principaux hôpitaux militaires du Royaume, je vous prie de vous concilier avec les administrateurs et les chirurgiens major de la charité et de l'hôtel Dieu pour la faire éprouver à Paris car je crois qu'aux invalides vous n'en trouveriez pas aisément occasion d'en faire usage, lorsqu 'on sera encore plus assuré de son utilité, je pourray me déterminer à la procurer aux chirurgiens des hôpitaux militaires, en cherchant, s'il est possible, sur les lieux des ouvriers qui puissent l'exécuter. Je feroy avec au surplus, si elle réussit aussy bien que je l' imagine, tout que ce qui dépendra de moy pour engager le Roy a donner quelques marques de sa satisfaction au sieur Mopilier. Je suis Monsieur entièrement à vous.

Quelle fut donc cette machine étonnante ? Quel avenir eut-elle dans les services de santé des armées ?

Les dernières années de la vie de Jean Baptiste et Raphaël Maupillier: Paris 1755-1761

Nous perdons la trace de Jean Baptiste entre 1755 et 1761. Durant cette période les deux frères ont sans doute vécu et exercé à Paris. En 1761 un acte de notaire mentionne Jean Baptiste comme étant décédé. Son frère Raphaël est toujours chirurgien à Paris. Renée Margueritte sa veuve réside à Paris, rue de la Pelleterie, sur l'île de la cité, probablement dans le logement qu'elle occupait avec son mari.

La rue de la Pelleterie, ou rue de la Vieille Pelleterie, bordait la rive gauche de la Seine entre le pont au Change et le pont Notre Dame, à deux pas du parlement. Toutes les maisons du côté nord avaient leur façade sur la rivière et leur entrée sur la rue. Quatre passages étroits traversaient les maisons pour donner accès à la Seine, un des ces passages qui ne disparut qu'en 1800, s'appelait la ruelle du *Port aux Œufs*, elle passait sous une grande maison accolée à une tour médiévale ayant appartenue au maréchal de Mirepoix [45].

[44] Académie de médecine ARC 33 document 2 n°51.
[45] Jacques Hilairet « L'île de la cité ».

L'île de la cité en cette moitié du XVIII siècle présente encore un aspect médiéval, avec ses rues étroites. Il faut attendre 1769 et 1788 pour que les rues de l'île de la cité soient élargies, les maisons alignées. On démolit en 1788 les bâtisses de la rue de la Pelleterie situées en bordure de Seine. Les artisans teinturiers, nombreux dans cette rue sont déplacés [46].

Il est intéressant de noter que cette rue de la Pelleterie (aujourd'hui quai de la Corse) abritait en 1747 une école de dissection et se trouvait non loin de l'hôtel Dieu. Jean Baptiste a-t-il exercé à l'hôtel Dieu ou au sein de cette école ?

Ce qui est certain, c'est qu'avant son décès, à une époque inconnue, Jean Baptiste occupa la fonction de « chirurgien major des vaisseaux du Roy », c'est-à-dire dans la marine de guerre. Il est ainsi mentionné dans un acte de notaire de 1761 comme ancien chirurgien major de la compagnie des Indes et ancien chirurgien major des vaisseaux du Roy. Jean Baptiste a donc à nouveau effectué une campagne en mer. En 1749 il n'a toujours pas repris la mer depuis sa campagne sur le Maurepas. Et pourtant il se passionne toujours pour les choses de la mer et entretient des contacts avec des officiers de marine [47].Il a pu effectuer cette nouvelle campagne soit entre 1750 et 1755 (ce qui est peu probable) soit entre 1755 et 1761.

Cette période d'embarquement correspond à la guerre de Sept ans 1756-1763. Jean Baptiste a-t-il péri en mer lors de cette guerre ou est-il mort à son retour à Paris?

Le 5 novembre 1761 [48] Etienne Jarsain, conseiller du roi, notaire au Châtelet s'engage à payer à dame Margueritte Cordon de Longue Haye la somme de 75 livres de rente annuelle dès le 5 mai 1762. La rente à été constituée moyennant 1500 livres de fond, qu'Etienne Jarsain a reçus de la veuve en louis d'or. Cette somme a été utilisée pour rembourser Jean Louis Barthelemy Jahan de la Chesne, docteur en médecine, demeurant à Sully sur Loire, **« étant à présent à Paris logé, quay des augustins à l'hôtel d'Auvergne »** l'ancien possesseur de cette rente achetée par la veuve Maupillier. Il est intéressant de retrouver un Jahan dans cet acte. Les Jahan, sont des parents maternels de Jean Baptiste Maupillier.

Claude Rose, fille de Jean Rose (famille de la mère de Pierre Maupillier maître chirurgien à Chalonnes) épousa Louis Jahan maître apothicaire et chirurgien juré à Mortagne. Aux obsèques de Claude Rose en 1742 à Mortagne sur Sèvres on retrouve ses enfants, Perrine Jahan, Marie Jahan, Elisabeth Jahan, Louis Jahan curé de Chambretaud, Renée Etienne Jahan curé de Mortagne sur Sèvres, Toussaint Jahan apothicaire, chirurgien juré, Michel Jahan notaire et procureur à Mortagne sur Sèvres [49]. Quel est le lien de parenté entre Jean Louis Jahan et Jean Baptiste Antoine Maupillier?

Le 1 décembre 1761 « **noble Nicolas Sébastien Cordon de Longuehay** », ancien capitaine au régiment de Toulon, âgé d'environ72 ans, décède à Angers. Il est inhumé le 2 décembre dans le cimetière de la paroisse St Denis d'Angers, « **en présence de sa famille et de plusieurs témoins** ».

Le régiment de Toulon, fut un régiment d'infanterie de marine, institué pour la défense du port de Toulon, de l'arsenal et le service à bord des navires. Ce régiment était composé d'officiers de la marine royale. Nicolas Sébastien Cordon de Longuehay fut donc sans doute un officier de marine.

Le 10 décembre 1761 [50] à Paris par devant Etienne Jarsain, conseiller du roi notaire au châtelet, Margueritte Cordon de Longuehay, « **veuve de feu Jean Baptiste Montpillier ancien chirurgien major de la compagnie des Indes** » donne pouvoir à son beau frère « **Raphaël Montpillier chirurgien à Paris** », « **de prendre en son nom recevoir les sommes dues par obligations, lettre de change, sentences notariales, les rentes... de prendre tout ce qui peut lui estre due tant par le particulier que par le roy sur ses aides gabelles et autres revenus du roy sur ces états corps et communauté... et placer les sommes qu'il pourra à constitution de rente... faire les poursuites diligences, constituer avocat, procureur obtenir les jugements à la gestion administration de ses affaires à Paris** ».

---

[46] Chagniot « Nouvelle histoire de Paris au XVIII siècle ».
[47] Le Mercure de France décembre 1749.
[48] Archives nationales MC cote ET/XXXIX/469 numéro 24381.
[49] Maurice Maupilier « Histoire des Maupilier » édition de 1994.
[50] Archives nationales MC cote ET/XXXIX/469 numéro 24898.

Si le roi verse une rente à la veuve Maupillier, c'est peut être parce que son mari est mort en mer au service de Sa Majesté. Après 1761 nous perdons la trace de Raphaël Maupillier et de Margueritte Cordon de Longuehay. Que sont-ils devenus ? En tout cas c'est chez un bouquiniste de Paris que le docteur Hamy trouva vers 1873, 324 pages manuscrites de Jean Baptiste Maupillier. Comment arrivèrent-elles chez ce bouquiniste ?

Jean Baptiste Maupillier et l'esprit des Lumières

Raphaël et Jean Baptiste sont à n'en point douter des hommes des Lumières. Leur activité dans la science (chirurgie, optique, mécanique, philosophie), leur goût du voyage, leurs amitiés avec frère Come (lui même lié à Rousseau, Diderot, d'Alembert) l'estime de d'Argenson, mais surtout leurs écrits nous dévoilent aussi cet esprit très marqué par les Lumières. Jean Baptiste est un esprit curieux avide de connaissance. Frère Come qui est un ami des deux frères est lui même très lié à Diderot, Rousseau, d'Alembert, Jussieu, Réaumur. Jean Baptiste a-t-il côtoyé ces hommes à Paris ?

Le mémoire rédigé par Raphaël en 1738 est considéré comme un ouvrage d'anatomie et de philosophie mécanique. Jean Baptiste est un de ces esprits du XVIII siècle, qui à son échelle propagea, des idées nouvelles. Il a foi dans le progrès et la science pour perfectionner une Nature bonne et généreuse. Le vocabulaire qu'il utilise est parfois proche de celui des milieux maçonniques. Il n'y aurait rien d'étonnant à trouver nos deux frères dans une loge d'Angers ou de Paris. Voici comment il considère le rôle de la science:

« **On peut regarder toutes les connaissances humaines comme une chaîne à laquelle chacune en son particulier fournit un chaînon pour former le cercle lumineux du Mécanisme universel, quelques uns de ces anneaux peuvent se trouver plus faibles que les autres, c'est pour lors aux sciences et aux arts à les perfectionner** »[51].

Déjà en 1733 à Pondichéry, Jean Baptiste s'oppose aux préjugés du jésuite. On retrouve ce discours en 1755 lorsqu'il écrit « **c'est un vieux préjugé auquel on ne doit point avoir égard** ». Il croit en la raison « **La Nature nous a donné la faculté de raisonner, raisonner c'est tirer des conséquences des principes des choses** ». Dans ce même mémoire de 1755 il cite des passages de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, qui figure parmi ses lectures.

Dans sa « lettre sur la douleur » Jean Baptiste philosophe sur les cinq sens et s'ébahit de ces mécanismes. Qui nous a pourvu de ces sens ? Dieu, la providence, la Nature ? « **Un Etre infiniment sage, dont on ne peut que trop respecter les décrets, y a pourvu, en attachant la douleur, à nos organes.** »

Frédéric RICHARD-MAUPILLIER

[51] Académie de médecine ARC 33 document 2 n°51.